



**HAL**  
open science

compte rendu d'ouvrage: **Berlioz, Dominique & Frédéric Nef, eds., Leibniz et les puissances du langage**

Béatrice Godart-Wendling

► **To cite this version:**

Béatrice Godart-Wendling. compte rendu d'ouvrage: Berlioz, Dominique & Frédéric Nef, eds., Leibniz et les puissances du langage. 2007. halshs-00297222

**HAL Id: halshs-00297222**

**<https://shs.hal.science/halshs-00297222v1>**

Submitted on 15 Jul 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Campus Kortrijk (KULAK)



**Berlioz, Dominique & Frédéric Nef, eds.,** *Leibniz et les puissances du langage*, Paris,

Vrin, 2005, coll.: Bibliothèque d'histoire de la philosophie, 379 p., ISBN 2-7116-1718-1, prix: 30 euros.

Fruit d'une collaboration internationale menée par l'équipe rennaise de « Philosophie des normes » avec des chercheurs aux horizons théoriques variés, ce recueil d'articles réussit à atteindre le but fixé, à savoir analyser « une de ces zones d'ombre de la pensée leibnizienne » (p. 11) qu'est la question du langage. S'inscrivant ainsi, comme le soulignent dans leur avant-propos Dominique Berlioz et Frédéric Nef, dans la dynamique des nombreuses études contemporaines concernant la pensée de Leibniz (et qui sont en grande partie issues des récentes avancées dans la connaissance du corpus leibnizien), ce livre offre l'intérêt de présenter une lecture kaléidoscopique de la conception du langage chez Leibniz, car chaque article propose une analyse minutieuse d'un aspect de cette problématique. Composé de cinq parties de longueur homogène (quatre articles en moyenne), l'ouvrage examine ainsi successivement le rapport que le langage entretient avec lui-même, avec la logique et l'ontologie, la pensée et la réalité, l'expressivité du signe, ainsi qu'avec la fiction, l'éthique et le droit. Il s'agit d'entrer dans le labyrinthe leibnizien en respectant la nature de ses multiples parcours qui, pris conjointement, permettent d'obtenir un éclairage plus exhaustif.

La première partie intitulée « Les puissances du langage : entre nature et convention » traite de la spécificité et de la possible complémentarité des trois types de « langages » analysés ou élaborés par Leibniz. André Robinet rappelle ainsi que le philosophe allemand s'intéressa non seulement aux langues vernaculaires, mais aussi au rapport de ces langues à une langue adamique naturelle et qu'il eut pour projet une Caractéristique universelle. Comparant

l'approche de Leibniz avec celles de ses contemporains, Christia Mercer montre que Leibniz était sceptique quant à la possibilité que les langues naturelles aient « la puissance » de persuader les gens des vérités fondamentales (p. 29), puisque — rappelons-le — l'acquisition de la vérité ne s'obtient que par la foi, avec l'aide de l'illumination divine. Le rôle du langage philosophique en vue de l'obtention de la vérité s'avère, quant à lui, plus complexe, car si Leibniz considère qu'il pourrait être assez puissant pour conduire les gens vers la vérité (d'où l'idée d'élaborer une Caractéristique), celui-ci ne peut néanmoins que faillir à ce dessein, car ses utilisateurs peuvent « grasp some “part” of the essence of something without recognizing the other truths to which it is connected » (p. 38) et qu'il y a une différence entre capter la vérité dans le langage et réussir à la communiquer aux autres. Démontrant que la position de Leibniz se démarque de celle de Jacques Böhme, Virginie Pektas analyse le lien que la langue adamique (« Natur-Sprache ») entretient avec les vernaculaires et la Caractéristique universelle. Ainsi, si Leibniz pose, comme Böhme, l'existence d'une langue primitive et d'une origine commune des langues et des nations, il considère cependant, en vertu de comparaisons étymologiques, qu'il n'est pas possible de remonter à la langue première, car l'apparition des différents vernaculaires est liée à « l'histoire des peuples » qui les fait évoluer selon les besoins, les intérêts ou les découvertes des hommes. Dans cette perspective, l'étude de l'étymologie devient centrale et nécessite pour ce faire l'établissement de grammaires et de dictionnaires reposant sur la comparaison. Le projet d'encyclopédisme de Leibniz (conçu sous la forme d'une réduction des propositions en connaissances que l'on peut chiffrer et dont il faut examiner la compossibilité) se trouve ainsi relié à la triple problématique de la langue adamique, des langues vulgaires et du projet de *mathesis universalis*. Montrant que l'arbitraire (au sens d'acte de volonté humaine) se situe seulement dans les mots et nullement dans les idées, Stefano Gensini met en évidence l'ambiguïté

inhérente au rôle des langues naturelles. En effet, si d'un point de vue épistémologique, les langues sont la principale source de la connaissance humaine (puisque la plupart des définitions de mots sont indirectement issues de l'expérience), elles échouent cependant, au plan ontologique, à capturer l'essence des monades et se révèlent donc inadéquates à démontrer *a priori* si quelque chose existe et pourquoi il en est ainsi.

La seconde partie de l'ouvrage « Logique et Ontologie » examine, en usant de différents types de logique, les principales notions mises en œuvre par Leibniz dans son analyse du langage et apporte un éclairage nouveau sur le projet leibnizien de réduction de la logique. Soulignant ainsi que la théorie de la substance de Leibniz (en tant que rapport des individus à leur notion) puise son inspiration, non pas chez Aristote, mais chez Thomas d'Aquin, Jean-Baptiste Rauzy remet en cause l'argumentation déployée dans *Sameness and Substance* de David Wiggins (1980 et 2001) selon laquelle Leibniz aurait fortement changé sa façon de penser la substance à partir des années 1690. S'ensuit un remarquable article de Filipe Drapeau Contim qui met tout d'abord à plat les difficultés inhérentes au projet leibnizien de réduction de la logique des propositions à celle des termes. Opérant en sens inverse de la démarche frégréenne, ce projet, développé dans les *Recherches générales*, pose en effet les problèmes de l'équivocité des constantes logiques et de la représentation des enchâssements complexes de propositions et laisse ouvert à la réflexion la question de la référence et de la signification des propositions ainsi nominalisées. S'inscrivant volontairement dans cette perspective leibnizienne qui pose que termes et propositions sont régis par les mêmes lois logiques, Drapeau Contim élabore alors, en ajoutant trois règles d'inférence, une logique complète du second adjacent qui permet de traiter des propositions complexes. L'intérêt d'une telle démarche réside dans le caractère profondément novateur du calcul leibnizien qui, en éliminant les variables, préfigure les solutions qui seront défendues au 20<sup>e</sup> siècle par Curry et Quine. Restent les

questions de la référence et de la signification des propositions pour lesquelles l'auteur montre respectivement que Leibniz est obligé d'accepter, comme Frege, que toutes les propositions aient même référence (les valeurs de vérité) et qu'il est possible de donner une interprétation des propositions si l'on se situe dans le cadre de la logique modale où les infinitives dénotent les classes de mondes possibles. L'article de Frédéric Nef s'interroge sur la cohérence de la doctrine leibnizienne des propriétés individuelles et argumente que sa compréhension permet de mieux cerner la spécificité du nominalisme leibnizien qui, en s'inscrivant dans la perspective du particularisme ontologique, présente une conception du monde où, d'une part, les états de choses, les relations et les propriétés ont le statut de particuliers, et où, d'autre part, les universaux sont obtenus par ressemblance sur des classes de similarité constituées de particuliers. Désireuse de nuancer la thèse de Bertrand Russell selon laquelle Leibniz n'aurait accepté que les « relations internes » (puisqu'il considère que dans chaque proposition vraie, le prédicat est contenu dans le sujet), Christina Schneider propose « a set-theoretic model » qui met en évidence que le système leibnizien reste cohérent, bien qu'il défende aussi l'idée de « non-migration » (i.e aucune relation ne peut être dans deux individus à la fois). Hans Burkhardt et Wolfgang Degen insistent, quant à eux, sur la nécessité de pratiquer une analyse méréologique de la notion de « substance » chez Leibniz, en argumentant que les monades comprennent des perceptions et des appétits composés d'une infinité de parties.

Intitulée « Langage, pensée et réalité », la troisième partie débute par un article d'Adelino Cardoso qui pose le cadre de cette problématique, puisqu'il investit les thèmes du rapport du corps à l'expression de la pensée et du rôle des signes dans la représentation de la réalité. Proposant une lecture critique de *La sémiologie de Leibniz* de Marcelo Dascal (1978), Marine Picon montre que « la pensée est pour Leibniz une activité qui porte en elle-même sa norme »

(car « si l'on peut dire n'importe quoi, on ne peut pas le penser », p. 86) et met en évidence la dépendance que la pensée entretient avec l'expérience sensible et l'usage des symboles (ce dernier point donnera lieu à la thématique leibnizienne de la « pensée aveugle »). L'article de Hidé Ishiguro analyse la notion d'« idée confuse » qui, dans la théorie de la connaissance leibnizienne joue — contrairement à Descartes — un rôle important, puisqu'elle permet de faire référence à un objet ou à une propriété, alors qu'il est impossible de préciser verbalement certaines de ses caractéristiques. S'inspirant de la distinction frégréenne entre « sens » et « référence », l'auteur argumente que la compréhension de la notion d'idée confuse nécessite d'admettre une lecture *de re* des propriétés qui en fait des prédicats. L'intérêt d'une telle perspective est qu'elle offre la possibilité d'expliquer pourquoi deux expressions peuvent dénoter le même référent, alors qu'elles sont pourvues de sens différents. Très nuancé, l'article de Mark Kulstad et Susanna Goodin réanalyse, à la lumière de Locke et de Leibniz, la problématique de la constitution des classifications scientifiques en se focalisant sur le paradigme de l'or. L'intérêt de cette étude est qu'elle pointe les divergences d'opinion opposant Locke et Leibniz (existe-t-il des espèces naturelles ?) tout en montrant que les deux philosophes partageaient l'idée que « les espèces telles que nous les voyons actuellement sont des constructions de l'esprit humain et non les frontières de la nature elle-même » (p. 217). De plus, les auteurs soulignent les difficultés inhérentes à l'approche leibnizienne et montrent la difficulté à y remédier en proposant des solutions inspirées de Kripke ou Putnam.

Consacrée au thème de « l'expressivité du signe », la quatrième partie débute par un article assez décevant de Fernando Gil qui manque à convaincre le lecteur de la pertinence de son hypothèse selon laquelle une certaine conception leibnizienne de l'intelligibilité expressive pourrait être mise en parallèle avec celle de Wittgenstein. S'ensuit un article de Claude Gaudin qui explicite très clairement la méthode de

construction de la Caractéristique (algèbre, suprématie des lettres sur les chiffres, puissance de la combinatoire, ...) et qui permet de mieux comprendre ce qu'exploiteront les logiciens du 20<sup>e</sup> s. : l'idée que l'on puisse élaborer un calcul asémantique à partir des lettres de l'alphabet pour ensuite lui adjoindre une interprétation. Mais, ainsi que le démontre Ronald Rutherford, ce projet leibnizien d'un langage idéal n'exclut curieusement pas le recours à la métaphore. Celle-ci, de par ses multiples occurrences dans les écrits leibniziens, est en effet constitutive de la démarche du philosophe qui lui attribue une fonction heuristique nécessaire pour établir le lien entre le sensible et l'intelligible dans les discours métaphysique et théologique. Prolongeant le thème de la métaphore, Cristina Marras dégage les différents sens qui peuvent être attribués à la métaphore du « labyrinthe » présente de façon récurrente dans les textes leibniziens et montre que celle-ci permet de structurer les problèmes plutôt que de les résoudre.

Enfin, la cinquième partie consacrée aux thèmes de la fiction, de l'éthique et du droit, débute par une étude de la notion de « personnage » chez Leibniz, en tant que celle-ci supplée aux concepts individuels non accessibles à l'homme, puisque résidant dans l'entendement divin ou formés par lui. L'idée de Martine de Gaudemar est de montrer que les différents personnages mis en scènes dans les écrits de Leibniz fonctionnent comme des « opérateurs de contingence » au sens où ils permettent de faire varier la définition de l'essence des individus au gré des mondes possibles. Analysant le projet de la Caractéristique sous l'angle de l'éthique, Concha Roldan s'interroge sur les retombées des découvertes logico-linguistiques de Leibniz sur la « justice universelle » fondatrice du « bonheur de l'homme » (p. 326). Ce faisant, elle met en évidence l'importance des langues particulières dans l'élaboration des projets leibniziens (la Science Générale, l'Encyclopédie, la fondation d'Académies) et souligne que la finalité des langues réside dans la transmission des

connaissances qui permettent de « chercher ensemble les vérités » favorisant ainsi la perfection et le bonheur de l'humanité. Très technique et de lecture difficile, l'article de Wolfgang Lenzen met en évidence le caractère précurseur de certains calculs logiques élaborés par Leibniz (notamment, celui de l'implication stricte, de la logique modale et de la logique déontique) et montrent comment ceux-ci peuvent être approfondis. L'ouvrage se clôt avec un article à visée juridique où Pol Boucher distingue les arguments juridiques paradoxaux et antinomiques de ceux qui relèvent de l'indécidable (dû à une implication circulaire des normes) et propose pour ces derniers un type de solution ayant recours au contexte.

Béatrice Godart-Wendling  
CNRS – UMR 7597 Université Paris 7,  
CNRS



**Chervel, André, *Histoire de l'enseignement du français du XVIIe au XXe siècle*, Paris,**

Editions Retz, 2006, coll.: les Usuels Retz, 832 p., ISBN 2725626056.

Ce gros livre est une somme et la somme d'une vie. André Chervel publiait en 1969 avec Claire Blanche-Benveniste un livre neuf sur l'*Orthographe* française et ses embarras (Maspero), qui fit du bruit. Une carrière féconde s'ouvrait alors pour chacun de ces deux chercheurs : Claire Blanche devenait la grande spécialiste des parlers oraux, universellement connue, Chervel n'eut pas moins de succès. Il se consacrait dans sa thèse à l'histoire des grammaires françaises scolaires, ouvrage publié à l'intention du grand public sous le titre *Et il fallut apprendre à écrire à tous les petits enfants* (Payot, 1977) ; puis, dans de multiples recherches, il s'intéressa aux méthodes d'enseignement du français, et conjointement à l'inventaire des méthodes et des instances qui conditionnent l'apprentissage de la culture scolaire, depuis une *Histoire de l'Agrégation* (Kimé, 1993) incessamment poursuivie jusqu'à une fréquentation assidue des écoles et collèges,

de leur statut et de leurs manuels, dans lesquels se configurent les démarches d'apprentissage de notre langue, de l'épellation la plus élémentaire jusqu'à la compilation de ces livres qui constituent une culture scolaire.

Le livre se compose de douze chapitres :

1. Chaque chapitre de cette somme est extrêmement complexe, écho des multiples facteurs que l'auteur s'emploie à combiner. L'apprentissage du français est conditionné aussi bien par la variété des langues pratiquées en France, par leur poids respectif, que par l'idéologie des agents d'apprentissage et des autorités qui les pilotent. En modèle, le chapitre 1, intitulé « *Le cadre* », montre les patois omniprésents, particulièrement vivants chez les curés et le français, parlure d'une minorité, entrant dans les écoles seulement vers 1830, cependant que le latin, pratiqué dans les collèges, reste imposé aux enfants de l'élite ; les trois agrégations créées en 1766, au départ des jésuites, ont pour langue le latin. Pourtant dès le 16<sup>e</sup> siècle, le français s'est insinué dans les collèges pour grignoter le latin dominant, dans les petites classes, du moins, et s'installer dans la deuxième moitié du 18<sup>e</sup> siècle, particulièrement dans les nouvelles Ecoles Royales Militaires, pour enfin triompher dans les Ecoles centrales de la Révolution. Le net recul marqué par le Premier Empire et la Restauration n'est qu'un moment de réaction. A partir de 1830, les écoles en français s'étendent aux dépens des dialectes ou patois flamands, bretons, occitans. Les collèges royaux comportent des filières modernes. Le Second empire avec le ministre H. Fortoul élargit la place du français jusqu'à V. Duruy qui crée « l'enseignement spécial » en français et instaure 156 « agrégés de littérature ». La République enfin invente les boursiers de Facultés et Jules Ferry et Camille See fondent trois nouvelles écoles normales supérieures modernes. En 1891, un baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne est suivi de l'installation en 1902 d'un enseignement « moderne » sur sept ans. Création tumultueuse et désordonnée, violemment attaquée et défendue par des « modernes » comme Ferdinand Brunot, qui